



Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.fr

Cardinales, classiques de l'Antiquité au XIX^e

Cardinales/Commentaire sur les classiques de l'Antiquité au XIX^e

Cardinales a fait d'emblée en beau : la collection s'est ouverte avec Goethe, notre prophète ; son magnifique texte, *Le Conte*, a paru dans une nouvelle traduction, due à François Labbé ; nous remontons ensuite dans le temps : l'helléniste et latiniste Marcel Desportes a laissé une traduction inédite, de *l'Énéide*, forte littérairement et indéniablement inventive. Grâce à l'érudition de l'écrivain Gianfranco Stroppini de Focara, spécialiste de Virgile, le pari a été relevé — une mise sur le marché de l'*opus magnum* de la culture occidentale. Au printemps de 2010, outre la grande épopée africaine rapportée par Lilyan Kesteloot, *L'Épopée bambara de Segou*, Virgile nous est revenu avec les *Géorgiques* et les *Bucoliques*, dans une traduction originale de Léopold Niel. Voici, dans la traduction de Charles Dobzynski, les *Sonnets à Orphée* ; ont suivi des poèmes d'Emily Dickinson traduits par Antoine de Vial ; doivent paraître romans et essais de Judith Gautier, qui eut, dans le dernier quart du XIX^e siècle et dans la première décennie du XX^e, une notoriété considérable. Mais aussi des plus beaux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament dans des traductions de notre temps. Il en sera ainsi des érudits, des romanciers, des moralistes de ces vingt siècles — voire en-deça — miroir d'une condition en tous points semblable à la nôtre ; le vertige des âges n'a en rien modifié les interrogations, les espérances, les révoltes, les tourments des hommes et des femmes : *Cardinales* en sera le reflet bien sûr, et dans une veine universaliste.

Cardinales/Commentaire dégage des vues sur ces vertiges, ces périodes, ces phares. La collection réunira de belles contributions. Un texte original et enté sur notre manière d'être et de voir l'inaugure. Il s'agit de Stéphane Mallarmé « et le blanc souci de notre toile ». *Du Livre à l'Ordinateur*, de David Mendelson (2013).

D.C.

ISBN : 978-2-296-08870-2

© Orizons, Paris, 2013

Œuvres

Tome I

LA TEMPÊTE
LE VIOL DE LUCRÈCE
MACBETH
LES DEUX NOBLES COUSINS

Dans la même collection

Parus dans *Cardinales / Commentaire*

David Mendelson, *Stéphane Mallarmé et «le blanc souci de notre toile»*. *Du Livre à l'Ordinateur*, 2013.

Parus dans *Cardinales*:

Goethe, *Le Conte*, 2008

Virgile, *L'Énéide*, 2009

Virgile, *Les Géorgiques, Les Bucoliques*, 2010

Lilyan Kesteloot, (recueillie par), *L'Épopée bambara de Segou*, 2010

Rainer Maria Rilke, *Sonnets à Orphée*, 2011

Emily Dickinson, *Menus Abîmes*, 2012

Chatzi Sechretis, *L'Alipachade* (épopée épirote), 2013

Dante Alighieri, *La Divine Comédie ou le Poème sacré*, 2013

William Shakespeare, *Œuvres, tome I*, 2013

William Shakespeare, *Œuvres, tome II*, 2013

Nos autres collections: *Contes et Merveilles, Profils d'un classique, Cardinales, Universités, Comparaisons* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie — La main d'Athéna, Homosexualités* et même *Témoins*, ou *Histoire* ne peuvent pas y être étrangères.

William Shakespeare

Œuvres

Tome I

LA TEMPÊTE
LE VIOL DE LUCRÈCE
MACBETH
LES DEUX NOBLES COUSINS

Textes français de Jean Gillibert

 Orizons

2013

Avant-dire

William Shakespeare est un poète singulier, sans «manière» et sans baroque, car poète du continent Europe mais qui sait rester sur son île.

Je n'ai aucun titre savant à me recommander d'être un «angliciste»—je suis seulement un traducteur enflammé.

Si on se permet une lecture «abrasive» de ses pièces, comme je l'ai fait, toute notre lecture, écoute et pensée seront guidées par le jeu d'une incarnation prophétique, où ni Luther (l'Heidegger de l'époque) ni Calvin (père de l'anglicisme) ne seront acceptés par Shakespeare.

Il y a une «poétique» et un «naturel» du jeu de théâtre, lyrique mais sans déclamation oratoire. Il y a une «science» de la verticalité—que lui a refusée Claudel—sans déclamation lyrique et où, surtout, la dissonance musicale et le contrepoint n'obèrent en rien une connaissance intuitive immédiate.

Point : qu'est-ce que le crime sans le criminel, ou qu'est-ce que la folie sans le fou ? Mais qu'est-ce que la conjuration de ce sensible ? —remords ou hallucination—sans qu'il soit question, un seul instant, de «banalité» du mal. Le crime, la folie ne sont pas donnés au public sans le criminel et le «fou», par cette conjonction géniale du sensible et de l'aventure humaine—une conjonction passionnée dans le tragique que n'avaient pas conçu les Grecs.

Le crime n'est pas avant le criminel et la folie avant le «fou». Il y a cependant des criminels et des «fous» de service !

Le pire criminel (?)—Macbeth—n'est pire que parce qu'il se dit, se

sait, se veut, comme un être qui ne peut craindre que l'acte «fou» d'un «homme qui n'est pas né d'une femme».

Shakespeare abouche avec un lyrisme éperdu sur un monde qui ne peut pas ne pas connaître le «mal» d'autant plus que cela lui est refusé ou nié.

Shakespeare ne confond pas le langage avec le «verbe». Il frôle alors l'apocalypse et le comique devient une révélation qui ne lui fait pas peur. Il y a une «comparution» par lyrisme et non par seule comparaison.

Shakespeare est ce qui subsiste de médiéval à l'orée d'une Renaissance.

LA TEMPÊTE

d'après le folio 1623

La scène, une île déserte

LES PERSONNAGES :

ALONSO, *roi de Naples*

SÉBASTIEN, *son frère*

PROSPERO, *le duc légitime de Milan*

ANTONIO, *son frère, duc de Milan, par usurpation*

FERDINAND, *fils du roi de Naples*

GONZALO, *honnête vieux conseiller*

ADRIEN ET FRANCISCO, *seigneurs*

CALIBAN, *esclave sauvage et difforme*

TRINCULO, *bouffon*

STEPHANO, *un sommelier ivrogne*

UN CAPITAINE DE NAVIRE

UN MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

DES MATELOTS

MIRANDA, *fille de Prospero*

ARIEL, *un esprit de l'air*

IRIS, CERES, JUNON, DES NYMPHES, DES MOISSONNEURS, *des esprits*

D'autres esprits attachés à Prospero

*La scène représente d'abord le pont d'un navire en pleine mer ;
ensuite une île déserte.*

ACTE I

SCÈNE 1

Une tempête — Fracas du tonnerre avec éclairs — Entrent un capitaine et un maître d'équipage

LE CAPITAINE (*de la cursive*)

Maître !

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

Ici, cap'taine ! Comment ça va ?

LE CAPITAINE

Ça va ! Parle-leur aux hommes ! Qu'ils se

«magnent» ! À fond la caisse !

Sinon on s'échoue !

Allez, dare-dare !

(Il sort. Entrent des matelots)

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

Haut les cœurs, mes p'tits gars !

Dare, dare, je vous dis ! Trévière le hunier !

Suivez le sifflet du capitaine !

(à la tempête) Souffle, toi, à t'en faire péter

les vents, et à nous, le grand large !

(Arrivent sur le pont Alonso, Sébastien, Antonio, Ferdinand Gonzalo et d'autres)

ALONSO

Mon bon maître, prends soin de nous ! Où est le capitaine ? Presse tes hommes.

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

Restez en bas, s'il vous plaît.

ANTONIO

Où est le capitaine, maître ?

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

Vous ne m'avez pas entendu, non ? Vous gênez la manœuvre. Restez dans vos cabines. Vous ne voyez pas que vous prêtez main-forte à la tempête ?

GONZALO

Mon bon... un peu de patience !

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

Quand la mer en aura ! Du large ! Qu'est-ce que vous voulez que ça leur foute, à ces braillardes, un nom de Roi ? Aux cabines !... Vos gueules ! Foutez-nous la paix !

GONZALO

Rappelle-toi quand même, qui tu transportes, mon très bon !

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

Personne que j'aime plus que moi-même ! Vous êtes un conseiller du Roi ? Alors, commandez donc à la mer de la boucler, ramenez le calme tout de suite, et nous ne toucherons plus à un cordage. Prouvez-la, votre autorité. Si vous ne le pouvez pas, bénissez le ciel d'avoir vécu jusqu'ici... Rentrez dans votre cabine et soyez prêt au dernier coup du sort, s'il doit venir !
(aux matelots) Tirez-vous de mes pattes, que je vous dis !
(Il sort)

GONZALO

Il me rassure, ce gaillard !... Il ne porte aucun signe qui ferait penser qu'il va se noyer, il n'a que la mine de patibulaire. Tiens bon, la corde, doux destin, fais qu'elle soit notre câble, car notre filin à nous est tout prêt de se rompre. S'il n'est pas né pour être pendu, notre cas est désespéré.
(Ils sortent. Rentre le maître d'équipage)

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

Abaissez le hunier ! vite ! Plus bas ! Plus bas !
À la cape, avec la grand'voile !
(Un cri, venant d'en bas)

La peste de ces gueulars ! Ils braillent plus fort
que la tempête et que notre manœuvre !

(Reviennent Sébastien, Antonio et Gonzalo)

Encore vous ? Qu'est-ce que vous foutez-là ? Vous voulez qu'on
lâche tout et qu'on sombre ? Vous avez le goût de couler à pic ?

SÉBASTIEN

La vérole t'étrangle ! Sale chien ! aboyeur impi-
toyable, crache tes blasphèmes !

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

Alors, faites le boulot !

ANTONIO

Va te faire pendre, sale roquet, fils de pute, grand
gueular ! On a moins peur que toi de se noyer.

GONZALO

Se noyer, lui ? certainement pas... le bateau ne serait-il qu'une coque
de noix, ou aussi peu étanche qu'une putain qui a des fuites !

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

Barre aux vents, toutes ! Hissez les deux voiles !

On reprend le large. Allez, au large !

(Entrent des matelots, ruisselants)

LES MATELOTS

On coule ! Faites vos prières. Tout est foutu !

(Ils sortent)

LE MAÎTRE D'ÉQUIPAGE

Quoi ? Mourir la gueule ouverte, les lèvres froides ?

GONZALO

Le Roi et le Prince sont en prière. Assis-
tons-les ! Notre sort est le même !

SÉBASTIEN

Je bouts d'impatience !

ANTONIO

Nous sommes, bel et bien, floués de nos vies, par
des saouïards. Ta gueule fendue de racaille, puisse-
t-elle s'engorger de la lessive de dix marées !

GONZALO

Et il sera pendu pourtant. Dût chaque goutte d'eau jurer
que non. Et lui remplir la goulée à l'engloutir !

(Des voix confuses en dessous)

LES VOIX

Pitié ! Pitié !

Nous coulons ! nous coulons ! Adieu, ma
femme ! Adieu, mes enfants !Adieu, mon frère ! nous coulons ! nous coulons ! nous coulons !
(*Sort le maître d'équipage*)

ANTONIO

Sombrons avec le Roi !

SÉBASTIEN

Et disons-lui adieu !

(Sortent Antonio et Sébastien)

GONZALO

C'est maintenant que je donnerais volontiers mille lieux de mer
pour un arpent de terre aride : de la bruyère haute, des ajoncs
acajous, n'importe quoi... que la volonté d'au-dessus soit faite !
mais j'aurais quand même préféré mourir de mort sèche !*(Il sort)*

SCÈNE 2

*L'île. Devant la cabane de Prospero. Entrent
Prospero et Miranda. Prospero porte un
manteau de magicien et une baguette*

MIRANDA

Si c'est par votre art, très cher père, que vous avez
encouragé ces eaux sauvages à râler de fureur,
Apaisez-les. On croirait que le ciel, il me semble, a
déversé sa poix puante jusqu'à ce que la mer, escaladant
la joue céleste en noie le feu ! Ah, que j'ai souffert
Avec ceux que j'ai vu souffrir ! Un si hardi bateau — il n'y a
aucun doute qu'il ne portât des créatures de sang noble —
Réduit en pièces ! — O, ce cri qui a frappé mon cœur ! —
Pauvres âmes péries ! Eussé-je possédé le moindre pouvoir divin,
J'aurais noyé la mer sous la terre
Avant que ce fier bateau n'eût sombré
Avec toutes ces âmes englouties.

PROSPERO

Calme-toi !

Répète à ton cœur ému de pitié

Qu'il n'y a eu aucun dommage.

MIRANDA

Malheureux jour !

PROSPERO

Aucun dommage !

Je n'ai rien fait que je n'ai eu souci de toi
De toi, ma chère âme,... toi, ma fille,
Ignorante de qui tu es issue et d'où je viens...
De ce pourquoi je suis plus que Prospero
Le maître seulement de cette petite cabane
Et rien de plus que ton père.

MIRANDA

En savoir plus
N'a jamais altéré mes pensées !

PROSPERO

Il est temps, cependant
Que je t'informe plus avant
Aide-moi, de ta main
À me délivrer de ce manteau de mage. Oui, c'est bien !
(Il pose son manteau)

Repose-toi, mon art. *(à Miranda)* Assure tes yeux ; rassure-toi
L'horrible spectacle de ce naufrage, qui touche à vif
Ta vraie vertu de compassion, je l'ai, par mon art
Régulé avec tant de prudence, que pas une âme...
Non, que pas un seul cheveu
De toutes les créatures que tu as entendu crier sur le bateau
Et que tu as vu sombrer, n'a été touché.
Assieds-toi
Tu dois en savoir plus.

MIRANDA

Bien souvent vous avez commencé
À me dire qui je suis, mais vous m'avez abandonnée
Souvent, à des questions sans réponse.
« Pas encore ! », concluez-vous,... « pas encore ! ».

PROSPERO

Eh bien, l'heure est venue !
Cet instant, le vrai, te demande d'être attentive.
Obéis, ouvre tes oreilles. Te souvient-il
Du temps, d'avant notre arrivée à cette cabane ?
Je pense que non, car tu n'avais pas plus de trois ans.

MIRANDA

Mais si, mon père, je peux m'en souvenir.

PROSPERO

Mais de quoi ? d'une autre maison ? de quelqu'un d'autre ?
Dis-moi, de l'image de quelle chose
As-tu gardé le souvenir ?

MIRANDA

C'est si loin !
C'est comme un rêve plutôt qu'une vérité de mémoire !
Est-ce que je n'avais pas, quatre ou cinq femmes pour me servir ?

PROSPERO

Si, et même davantage, Miranda.
Mais comment se fait-il que cela vive encore dans ton esprit ?
Et que vois-tu d'autre dans les reculées
d'ombres et les abîmes du temps ?
Si tu peux garder mémoire du temps d'avant
Que ne peux-tu te souvenir de celui-là, le temps d'ici ?

MIRANDA

Non, cela je ne le peux pas.

PROSPERO

Douze ans, Miranda, cela fait douze ans...
Ton père était duc de Milan et alors
Prince puissant !

MIRANDA

N'êtes-vous pas mon père ?

PROSPERO

Ta mère était la vertu même.
Elle m'a bien dit que tu étais ma fille...
Et que ton père était bien le duc de Milan.
Et toi, mon unique héritière,
Princesse, pas moins que cela !

MIRANDA

Ciel !
Par quel coup du sort, fûmes-nous chassés ?
Ou alors, sous quelle bénédiction, partîmes-nous ?

PROSPERO

Les deux, les deux, mon enfant !
Un mauvais coup, comme tu dis, nous a fait partir
Et la bénédiction nous amena ici.

MIRANDA

Ô, saigne mon cœur.
À la pensée du souci que j'ai pu vous créer
Et qui est parti de ma mémoire... Je vous en prie,
Continuez.

PROSPERO

Mon frère, ton oncle, qu'on appelle Antonio,
 — Je t'en prie, suis-moi bien — Peux-tu croire
 Qu'un frère puisse être aussi perfide, lui que j'aimais
 Après toi, le plus au monde ? À qui j'avais remis
 La charge d'un État qui, à l'époque, était l'état
 Le plus puissant de toutes les seigneuries,
 Comme était Prospero le premier de tous les ducs, le plus valeureux
 En noblesse, et pour les arts de liberté, sans égal.
 Cela surtout captait toute mon attention.
 Le gouvernement que j'avais abandonné à mon frère
 J'en devins étranger, requis et ravi par les sciences occultes
 Et ton oncle, ... le félon... M'écoutes-tu ?

MIRANDA

Je suis tout écoute, Seigneur !

PROSPERO

Ton oncle, passé maître dans l'art d'agréer les requêtes
 Ou de les rejeter... « qui je pousse... ! » « qui j'élague... ! »
 Haut niveau... bas niveau... eh bien, il changea mes hommes
 Et en fit des êtres à sa botte ; détenant la clef du clerc et de l'office
 Il fit dans tout l'État, de tous les cœurs, les cordes de son violon
 Et bientôt devint le lierre qui étouffa mon trône prin-
 cier et suçà ma sève... Tu ne m'écoutes pas !

MIRANDA

Ô, si, mon bon Seigneur !

PROSPERO

Écoute-moi bien, Miranda !
 Comme je négligeais les attendus du monde, entièrement voué
 À cette retraite dont j'attendais le perfectionnement de mon esprit
 Dans cette ascèse qui outrepassa la science vulgaire
 J'éveillai dans mon frère félon, sa nature vile... et ma confiance
 Qui était sans limite, fit naître en lui, a contrario
 Une traîtrise égale à ma foi...
 Lui, se vit alors le maître, non seulement de ma puissance, de mes
 revenus aussi : tout ce que mon pouvoir détenait —, il mentit si bien
 Qu'à force de mentir, de bafouer la vérité,
 Il devint le propre menteur de sa mémoire
 Et crut à ses mensonges qu'il achetait ainsi à crédit.
 Il était vraiment le duc,
 Arborant tous les dehors d'un prince,
 Avec toutes ses prérogatives, oubliant qu'à
 tous les attributs de mon pouvoir

il s'était substitué
De là, son ambition croissante...
M'entends-tu ?

MIRANDA

Votre récit, Seigneur, guérirait les sourds.

PROSPERO

Afin qu'il n'y eût plus d'écran entre le personnage de ce jeu
Et lui, l'acteur de l'enjeu, il lui fallût absolument
Être Milan soi-même.
Moi — pauvre homme — mon duché
C'était bien mes livres ! Bien assez !
La royauté temporelle
Il pensait bien que je ne trouverais plus à l'exercer !
Il s'allia — tant il avait soif de régner — avec le Roi de Naples
À qui il promit, chaque année, tribut et hommage,
Et d'assujettir sa petite couronne au royal diadème
Et de ployer le duché qui jamais n'avait
fléchi — hélas, pauvre Milan ! —
En la plus ignoble courbette.

MIRANDA

Ô mon Dieu !

PROSPERO

Note bien cette clause et ce qui s'en est ensuivi
Et dis-moi, si cet homme peut se dire mon frère !

MIRANDA

Je serai pécheresse
Si je pensais que des flancs vertueux de ma noble grand-mère
Aient pu naître d'aussi indignes enfants !

PROSPERO

D'abord, la clause entre eux ! Écoute bien !
Le Roi de Naples, mon ennemi invétéré,
ne pouvait qu'entendre la requête de mon frère
Qui exigeait qu'en lieu et place de l'allégeance et du tribut
— dont je ne sais pas le montant — il me priverait présentement
Moi et les miens, du titre de Duc et conférerait à mon frère
La belle Milan, avec tous ses honneurs et prestiges.
Une armée de félons fut aussitôt levée, à un certain minuit
Fait pour ce crime. Antonio, oui, lui, ouvrit les portes de Milan.
Et dans la nuit noire de ténèbres, des hommes de main
Se hâtèrent de nous emporter, moi et toi, tout en pleurs.

MIRANDA

Hélas, par pitié !
 Moi, ne me souvenant plus de mes cris et de mes larmes
 Je saurai pleurer maintenant,
 Tans mes yeux sont meurtris !

PROSPERO

Écoute encore un peu
 Je vais t'amener à ce qui nous requiert à présent
 Sans lequel cette histoire n'aurait pas de sens.

MIRANDA

Comment cela se fait-il
 Que nous n'ayons pas été tués cette nuit-là ?

PROSPERO

C'est en effet une bonne question, ma fille.
 Mon récit la suscite. Ils n'osèrent pas, ma chérie
 — mon peuple m'aimait trop — Ils ne vou-
 lurent pas faire couler le sang
 Ils ont peint des plus belles couleurs leur horrible forfait
 Bref, ils nous embarquèrent rapidement sur un bateau
 Et nous larguèrent à des lieues du rivage, où se tenait
 Un rafiote à la coque pourrie, sans cordage, sans voilures et sans mâts.
 Même les rats l'avaient désertée, d'instinct.
 Là ils nous laissèrent hurler à la mer, qui hurlait encore plus que nous
 Gémir avec les vents, dont la seule pitié
 était de gémir plus fort en retour
 Par violence d'amour.

MIRANDA

Las, quelle gêne
 Je fus pour vous !

PROSPERO

Tu fus un ange
 C'est toi qui me sauvas. Tu souriais
 Au ciel, comme infusée de fortitude
 Quand moi je mêlais à la mer, mes larmes qui n'étaient que sel.
 Sous mon fardeau, je gémissais, mais tu me donnas du cœur au ventre
 Et la force d'affronter ce qui allait advenir.

MIRANDA

Comment nous mîmes pied à terre ?

PROSPERO

Par les soins de la Providence
 Nous eûmes quelque nourriture, un peu d'eau douce

Qu'un noble napolitain, Gonzalo
 — qui avait été désigné pour mener à bien l'affaire —
 En toute charité nous donna avec de riches vêtements
 Du linge, des étoffes et d'autres choses
 Qui nous furent d'un grand secours.
 Par gentillesse encore, sachant combien j'aimais les livres
 Il m'en fournit, de ma propre bibliothèque
 Certains, que je place plus haut que mon duché.

MIRANDA

Puissé-je, un jour, voir de mes yeux cet homme !

PROSPERO

Maintenant, que je me lève !
 Mais toi, reste assise, pour écouter la dernière de nos peines.
 Quand nous abordâmes cette île, ici,
 Ne t'ai-je pas, moi, ton maître d'école, fait profiter de plus de leçons
 Qu'une princesse n'en pouvait recevoir, de ces princesses
 Dont le loisir est de perdre leur temps
 Avec des maîtres de moins de zèle...

MIRANDA

Que le ciel vous en soit gré !
 Et maintenant, je vous en prie, Monsieur, dites-moi
 — car j'en suis encore toute bouleversée — la raison
 Qui vous a fait lever cette tempête.

PROSPERO

Sache seulement
 Que par un accident des plus étranges, la Fortune prodigue
 (Maintenant, elle est ma chère Dame) a jeté
 Mes ennemis sur le rivage ; et ainsi grâce à ma prescience
 Mon zénith est visité par une certaine étoile de bonne augure
 Dont il me faut accueillir la bonne influence
 Car si maintenant je ne la courtais pas, mon destin
 S'en trouverait pour toujours irrelevable.
 Mais cesse de me questionner
 Tu as sommeil. Abandonne-toi à cette bonne torpeur, Miranda
 C'est le bon chemin. D'ailleurs, tu n'as pas d'autre choix !
(Miranda s'endort)
 Viens, viens, mon petit serviteur... Entre ! Je suis prêt maintenant
 Approche, mon Ariel, viens !
(Ariel entre)

ARIEL

Salut, mon grand maître, mon grave maître. Salut tout à toi !
 Je viens satisfaire ton bon plaisir. Faut-il voler,

Nager, plonger dans le feu, chevaucher
 Les nuages bouclés ? tu peux mettre aux plus lourdes tâches
 Ariel et tous ses dons : il y répondra.

PROSPERO

As-tu, Esprit
 Laissé s'abattre la tempête point par point
 comme je te l'ai commandé ?

ARIEL

Point par point, oui-da !
 J'ai abordé le vaisseau du roi, tantôt à la proue
 Tantôt à la poupe, puis, sur le pont et dans les cabines.
 J'ai lancé ma flamme et son brasier !
 Quelquefois multiplié, j'incendiais à tous endroits ;
 Au grand mât, au beaupré, aux vergues, je multipliai les flammes
 Puis me rassemblais en un éclair. La foudre de Jupiter
 Précédant alors les terrifiants coups de ton-
 nerre, n'était pas plus prompte

à l'oreille

Qu'elle ne devançait le regard.
 Ce feu, ce fracas de soufre trépidant assail-
 lait le tout-puissant Neptune
 Qui en tremblait de toutes ses vagues.
 Ah oui, tout agité son trident furieux !

PROSPERO

Esprit, mon courage !
 Qui fut si ferme, si lucide... qui, sinon toi, dans ce vacarme
 N'a pas perdu la raison ?

ARIEL

Pas une âme
 Qui ne brûlat de la fièvre des fous et ne commit
 Par désespoir, quelque geste insensé !
 Tous, sauf les matelots, se jetèrent dans le bouillon sulfureux
 Et abandonnèrent le bateau, que j'embrasai tout entier.
 Le fils du Roi, Ferdinand, les cheveux dressés de terreur
 — des joncs, on eût dit, pas des cheveux —
 Fut le premier à sauter et à crier : « L'enfer est vide
 Tous les démons sont ici ! ».

PROSPERO

Te voilà bien, mon esprit !
 Mais n'était-ce pas près de la côté ?

ARIEL

Tout près, mon maître.

PROSPERO

Et sont-ils tous, sains et saufs ?

ARIEL

Pas un cheveu de moins sur leur tête !
 Pas un blâme à faire à leurs vêtements sans tache
 Qui les ont bien soutenus... ils sont plus neufs qu'avant ;
 Selon tes ordres, je les ai dispersés à travers toute l'île.
 Le fils du roi, je l'ai laissé se débrouiller seul
 Il rafraîchit l'air de ses soupirs
 Dans un angle écarté de l'île, ... assis
 Il croise sagement les bras, comme cela !

PROSPERO

Et le vaisseau du roi
 Et les hommes d'équipage, dis-moi, qu'en as-tu fait ?
 Ainsi que tout le reste de la flotte ?

ARIEL

À l'abri, au port
 Se trouve le vaisseau du roi, dans cette crique profonde
 Où, à minuit, une fois, tu as exigé que je t'apporte
 Des Bermudes secouées de tempêtes... là où elle se cache, ... la rosée.
 Les matelots sont fourrés sous les écouteilles
 Ils dorment, accablés d'une épuisante fatigue
 Qu'a prolongé mon charme.
 Quant au reste de la flotte
 Que j'avais dispersée, elle s'est à nouveau rassemblée
 Sur la méditerranée. Vogue, mélancolique épave, vers Naples,
 Pensant qu'avec le naufrage, la personne du Roi a péri.

PROSPERO

Tu as rempli ta mission
 Ariel, à la perfection ; mais le travail n'est pas fini.
 Quelle heure est-il ?

ARIEL

La saison de midi a passé.

PROSPERO

De deux sabliers au moins.
 Jusqu'à six heures, toi et moi
 Ne devons perdre aucune minute précieuse.

ARIEL

Encore s'échiner ! Si tu dois encore me mettre au travail

Laisse-moi avant, te rappeler ta promesse
Tu ne l'as pas encore tenue.

PROSPERO:

Allons-donc ! De sale humeur, petit boudeur !
Qu'est-ce que tu peux bien vouloir ?

ARIEL

Ma liberté.

PROSPERO

Avant le terme ? Pas question !

ARIEL

Je t'en prie,
Rappelle-toi les services rendus.
Et puis aucun mensonge : jamais ! aucune faute ! au mieux obéi !
Aucune plainte, ni récrimination, ni grogne, jamais récalcitrant !
Tu m'avais promis de réduire d'un an mon servage.

PROSPERO

Aurais-tu oublié
De quelle mauvaise passe je t'ai tiré d'affaire ?

ARIEL

Oh, que non !

PROSPERO

Oh, que si ! Puisque tu trouves que c'en est trop
De patauger dans la vase
Des profondeurs saumâtres
De chevaucher l'aigre bise du Nord
Et de creuser des sillons dans la terre
Quand le gel l'a durcie.

ARIEL

Mais non, Monseigneur !

PROSPERO

Tu mens, esprit malicieux ! As-tu oublié
L'abominable sorcière, Sycorax, que la vieillesse et l'envie
Avaient courbé comme un cerceau ? L'as-tu oubliée ?

ARIEL

Non, Monseigneur !

PROSPERO

Tu l'as oubliée. Où est-elle née... t'en souviens-tu ?
Réponds !

ARIEL

À Alger,... Monsieur.